

graphie et d'histoire, en 2 vol., fait en collaboration avec M. Ch. Dezobry.

BACHELETTE s. f. (ba-cho-lè-te, — fém. de *bachelier*. V. ce mot). Jeune fille : *Une simple, une naïve BACHELETTE. Ces statues sont bien faites, mais les BACHELÈTES de notre pays sont mille fois plus avenantes.* (Rabelais.) *Elle était enfant par le sentiment, grave par la souffrance, châteline et BACHELETTE.* (Balz.) *BACHELETTE est évidemment congénère de bachelier, et signifie jeune fille, comme l'autre, jeune homme.* (Litttré.)

A donc, me dit la bachelette,
Que votre coq cherche poulette.

LA FONTAINE.

« Vieux et marotique.

BACHELEY (Jacques), dessinateur et graveur, né à Pont-l'Évêque en 1712, mort à Rouen en 1781, était élève de Ph. Le Bas. Il a gravé une *Tempête dans la mer du Nord*, d'après Jos. Vernet; une *Vue du château de Hyswick* et une *Vue des environs d'Utrecht*, d'après Ruysdael; une *Vue de Rotterdam*, d'après van Goyen; et diverses autres vues de Hollande et d'Italie. — Un autre BACHELEY (L.-G.-M.), dessinateur et graveur à l'eau-forte, travaillait à Paris, en 1800.

BACHELIER s. m. (ba-cho-lié — suivant quelques-uns, de *bas chevalier*; c'était l'opinion de M. de Bonald : *bachelier* ne veut dire que *bas chevalier*; mais ce mot, qui est d'origine celtique, servait à désigner un jeune garçon, un jeune homme, d'où le mot *bachelier*, dans le sens de jeunesse, adolescence. En effet, le mot *bachelier* est analogue au *began* et au *bygan*, petit du gallois; au *beag*, *beagan* de l'irlandais et de l'écosse; au *bihan*, *bachan* et *bichan* du breton. Les patois de nos provinces ont modifié presque à l'infini ce mot, et en ont fait successivement *béchet*, *bénot*, petit garçon; *béchote*, *basselle*, *baiselle*, *bachelette*, petite fille. *Buichot* et *paichan* sont encore actuellement usités en Picardie et en France-Comté. L'italien *baccelliere* et *baccelliero*, et l'espagnol *bachiller*, ont la même signification que le mot français). Autrefois, jeune gentilhomme qui, aspirant à être reçu chevalier, servait sous la bannière d'un autre pour apprendre le métier des armes : *Sire, je ne suis qu'un pauvre BACHELIER dans le métier des armes.* (Duguesclin.) *Quand un BACHELIER a grandement servi et suivi la guerre et qu'il a terre assez, et qu'il puisse avoir gentils-hommes pour accompagner sa bannière, il peut licitement lever bannière, et non autrement.* (Le P. Daniel.)

Pour un signe de deux beaux yeux,
On sait qu'il n'est rien que ne fassent
Les seigneurs et les bacheliers. V. Hugo.

« Titre commun à ceux qui occupaient les degrés compris entre le simple gentilhomme et le baron.

— *Chevalier bachelier*. Se disait des chevaliers qui n'avaient pu lever bannière, parce qu'ils n'avaient pas un nombre suffisant de vassaux, ou parce qu'ils n'en avaient pas encore obtenu le privilège : *Le duc faisait payer très-promptement les CHEVALIERS BACHELIERS qui n'avaient pas assez de vassaux ni d'argent.* (De Barante.) « *Bachelier d'armes*. Celui qui avait été vainqueur dans un tournoi, la première fois qu'il avait combattu. « *Bachelier d'église*. Prébendier, ecclésiastique d'un rang inférieur à celui des chanoines.

— Par ext. Tout jeune homme : *Encore en Picardie, BACHELIER et bachelette sont appelés non pas les enfants ou les fillettes de dix ans, mais les jeunes garçons de seize et dix-huit ans et filles prêtes à marier.* (Fauchet.)

Dans la Touraine, un jeune bachelier...

(Interprétez ce mot à votre guise;
L'usage en fut autrefois familier
Pour dire ceux qui n'ont la barbe grise;
Ores ce sont suppôts de sainte Eglise.)

LA FONTAINE.

« Tous ces différents sens ont vieilli.

— Actuellement. Celui qui a obtenu le premier et le moins élevé des grades que confèrent les facultés : *Je travaillai tant que je parvins à l'honneur d'être BACHELIER.* (Le Sage.) *J'avais seize ans lorsque je fus reçu BACHELIER à Bourges.* (G. Sand.) *Aux universités de Cambridge et d'Oxford, on décerne des diplômes de BACHELIER et de docteur en musique.* (Bachelet.) *Il vient d'être tout frais reçu BACHELIER ès lettres, et il peut le faire voir.* (Cormen.) « Dans les facultés de théologie, titre que l'on accorde, après un examen et une thèse latine, à un bachelier ès lettres qui a fréquenté deux ans les cours d'une faculté de théologie. « Dans les facultés de droit, titre accordé, après deux examens, au bachelier ès lettres qui a fréquenté deux ans les cours d'une faculté de droit. « Dans la faculté de médecine, se disait autrefois de celui qui avait étudié deux ans, et qui, après avoir passé l'examen général, recevait la fourrure, pour entrer ensuite en licence.

— Scolast. *Bachelier formé*, ou simplement *bachelier*. Celui qui avait pris tous ses degrés en théologie, après dix ans d'étude : *Il vous faudra un jour réprimer les BACHELIERS en fourrure, ainsi que les gens en bonnet à trois cornes.* (Volt.)

J'ai des forces, du feu, de l'esprit, des études,
Et jamais sur les bancs on ne vit bachelier
Qui sût plus à propos interrompre et crier.

Labbé de VILLIERS.

— Par anal. Dans quelques-uns des six corps de marchands de Paris, se disait de

celui qui, ayant passé par les charges, avait droit d'assister les maîtres et gardes dans leurs fonctions. « On le disait aussi de celui qui était passé maître dans quelque métier que ce fût.

— Féod. Propriétaire ou fermier de certaines menses.

— *Encycl. Hist.* Le *bachelier* était un gentilhomme placé au-dessus du rang d'écuier, mais qui, ne possédant pas assez de vassaux pour lever une compagnie de gens d'armes, marchait sous l'étendard d'un banneret. Bertrand Duguesclin était *bachelier* lorsque Charles V lui donna la lieutenance générale de son armée. Le *bachelier* était également inférieur au baron et au banneret. Ce dernier recevait l'investiture par une bannière carrée, le *bachelier* par un pennon se terminant en queue; ce pennon était l'enseigne avec laquelle il conduisait ses vassaux en guerre. On appelait aussi *bacheliers* les jeunes soldats qui, ayant donné des marques de bravoure dans leur première campagne, recevaient la ceinture militaire et les éperons dorés. Ce titre disparut avec la chevalerie proprement dite.

Bachelier de Salamanque (LE) ou les *Mémoires de don Chérubin de la Ronda*, tirés d'un manuscrit espagnol, par Le Sage (Paris, 1736, 2 vol. in-12). C'est le dernier des romans dus à la plume de Le Sage, et, bien que ce soit une œuvre de sa vieillesse, on y retrouve encore certains chapitres qui rappellent de temps en temps *Gil Blas*.

Le *Bachelier de Salamanque* n'est pas tiré d'un manuscrit espagnol, ainsi que Le Sage le dit dans le titre de la première édition; mais, comme on l'accusait de tout prendre à l'Espagne, il lui importait qu'on le crût, et cela même lui semblait devoir ajouter à l'intérêt du récit. Il se fût, croyons-nous, félicité, si l'on avait pu croire que don Chérubin de la Ronda, le héros du livre, en était réellement l'auteur.

Don Chérubin de la Ronda est bachelier, et bachelier de Salamanque, c'est-à-dire de la plus célèbre université de toutes les Espagnes. Il était né, ou plutôt il était resté sans fortune à la mort de son père, qui, ayant toujours été homme de plaisir et fort désintéressé, laissait à peine de quoi vivre à sa veuve et à trois enfants, dont elle demeurait chargée; il put néanmoins faire ses études en la susdite université, grâce à la protection du corrégidor de Salamanque; mais malheureusement, ce protecteur étant mort lui-même prématurément, il dut songer à prendre un état. Il débuta dans le monde par la fonction de précepteur, malgré ce que lui avait dit du préceptorat et de ses inconvénients un bon curé qu'il rencontra dans l'hôtel garni où il était descendu à Madrid. Il fit successivement l'éducation de plusieurs enfants, et il nous raconte ce qu'il eut à souffrir dans ce métier, et de ses élèves et de leurs parents, avec une bonne humeur et une finesse qui le cèdent peu à celles des meilleurs chapitres du *Gil Blas*. Diverses aventures marquèrent cette période de la vie du bachelier, qui rendit très-pénible pour lui, plus encore que le caractère ou la stupidité de ses élèves, la bizarrerie ou le caprice des parents, les uns exigeant précisément de l'infortuné précepteur le contraire de ce qu'en exigeaient les autres. Il n'eut que trop lieu de se convaincre, par expérience, de la justesse de ce que lui avait dit le curé de Leganez, pour le dissuader d'en tenter l'épreuve; et il savait ce que c'était, le bon curé, ayant lui-même été huit ans précepteur. « Ne pensez pas, lui avait-il dit, que le préceptorat soit une condition pleine de douceur. C'est plutôt une servitude à laquelle on ne doit se réduire, comme lorsqu'il s'agit de se faire moine, que si l'on est quelque chose de plus ou de moins qu'un homme. »

Don Chérubin de la Ronda n'était qu'un homme, et il le fit bien connaître, malgré la gravité de ses fonctions, chez le marquis de Buendia, chez le contador, chez la marquise, et surtout chez la veuve dona Luisa de Padilla, qu'il faillit épouser. Mais il faut voir tout cela raconté comme sait le faire Le Sage. C'est déjà presque un tort que de vouloir analyser ce roman, qui, comme la plupart des œuvres de ce genre, échappe à l'analyse, et vaut surtout par les détails et l'intérêt général du récit.

La Harpe s'est montré fort injuste envers le *Bachelier de Salamanque*. Il le regarde comme le plus médiocre des romans de Le Sage, et comme roulant tout entier sur les désagréments du métier d'instituteur. Cette matière, ainsi que l'ont très-bien remarqué les auteurs de la *Biographie universelle*, en fait à peine la cinquième partie. Moins plaignant, ajoutent-ils, moins épisodique (et en cela plus intéressant peut-être) que les autres romans de Le Sage, celui-ci se distingue par une teinte plus mélancolique. On y reconnaît d'ailleurs cette marche simple, ce style dégagé de sentences et de prétention, qui caractérisent l'auteur. On dit, et nous le croyons sans peine, que Le Sage avait une prédilection marquée pour cet ouvrage, le dernier de ses romans et le fruit de sa vieillesse. Il en a pris quelques idées dans les inépuisables *Relations de l'écuier Obregon*; mais cela même prouve que c'est là, comme le *Gil Blas*, un ouvrage original, et que l'auteur ne l'a pas « tiré d'un manuscrit espagnol. »

BACHELIER (Nicolas), sculpteur et architecte du xvi^e siècle, né à Toulouse vers 1487,

d'une famille originaire de Lucques, alla étudier en Italie dans l'atelier de Michel-Ange. De retour à Toulouse, il construisit plusieurs palais richement ornements. On citait comme un de ses chefs-d'œuvre l'autel de la Vierge, à l'église Saint-Etienne, où sont représentés les apôtres et les anges assistant aux derniers moments de la mère du Sauveur. Ce beau monument a été détruit pendant la Révolution. Un grand nombre de cathédrales du Midi s'enrichirent également de travaux exécutés par cet artiste distingué ou sous sa direction. Il périt, dit-on, victime de la jalousie d'artistes italiens, qui scièrent les appuis d'un échafaudage sur lequel il travaillait avec son fils.

BACHELIER (Jean-Jacques), peintre français, né à Paris en 1724, mort en 1805. Il fut agréé de l'Académie en 1751 comme peintre de fleurs, et en 1763 comme peintre d'histoire, sur un tableau de la *Mort d'Abel*, qu'on l'autorisa l'année suivante à remplacer par la *Charité romaine*, qui est actuellement au musée du Louvre. Choisi par Mme de Pompadour pour diriger les ateliers de décoration à la manufacture de Sèvres, il eut plus d'une fois l'occasion de déplorer les bêtises que les ouvriers commettaient, faute de savoir le dessin. Dans le but de leur en procurer une notion sommaire, il eut l'idée de fonder une école gratuite de dessin appliquée à l'industrie. M. de Sartines favorisa ce projet de tout son pouvoir : l'école, autorisée par lettres patentes en 1766, fut ouverte en 1767, à quinze cents élèves, et installée en 1776 dans les bâtiments de l'ancienne école de chirurgie, où elle est encore aujourd'hui. (V. ÉCOLE DE DESSIN.) Cette utile institution, loin d'obtenir, à l'origine, tous les éloges qu'elle méritait, valut à Bachelier d'amères critiques. On crut assez généralement qu'il n'avait d'autre but que de s'enrichir. C'était l'opinion de Mariette et celle de Diderot. Ce dernier exprima son sentiment de la façon la plus cruelle : « Voilà un assez bon artiste perdu sans ressource, écrivit-il à Grimm; il a déposé le titre et les fonctions d'académicien, pour se faire maître d'école; il a préféré l'argent à l'honneur; il a dédaigné la chose pour laquelle il avait du talent et s'est entêté de celle pour laquelle il n'en avait point. Ensuite il a dit : Je veux boire, manger, dormir, avoir d'excellents vins, des vêtements de luxe, de jolies femmes; je méprise la considération publique... » On a d'autant plus lieu de s'étonner de cette boutade que l'on sait pertinemment que Bachelier, loin d'être mu par une basse cupidité, n'hésita pas à engager toute sa fortune, qui était de 60,000 livres, dans une entreprise aussi hasardeuse. La postérité se montrera plus équitable et plus reconnaissante envers l'intelligent artiste, et comptera parmi ses meilleurs titres de gloire la fondation de l'école gratuite de dessin. Du reste, comme peintre d'animaux et de fleurs, Bachelier doit être placé parmi les plus habiles. Ses ouvrages en ce genre, quoique généralement décoratifs, sont traités avec beaucoup d'énergie et d'éclat, témoin sa *Chasse à l'ours* et sa *Chasse au lion*, tableaux non catalogués du musée du Louvre. Ses compositions historiques sont d'une facture plus faible. Comme directeur de la manufacture de Sèvres, il a puissamment contribué aux progrès artistiques de cet établissement. « Avant lui, dit M. Ch. Blanc, les produits de Sèvres étaient décorés dans le goût des peintures chinoises; Bachelier voulut faire de la porcelaine française; il introduisit la mode de ces légers bouquets, d'un dessin pur et finement correct, qui sont élégants sans être bizarres et qui s'épanouissent avec tant de fraîcheur sur le blanc laiteux de la pâte tendre. » Bachelier était, du reste, un artiste ingénieux et chercheur : il retrouva en 1749 le secret de la peinture à la cire ou encaustique, en usage chez les anciens, et peignit dans cette manière *Flora* et *Zéphire*, six ans avant que le comte de Caylus, qui ignorait cet essai, fit exécuter sa fameuse *Minerve* peinte sur bois par le même procédé. (V. ENCAUSTIQUE.) Bachelier a exposé aux salons de 1751, 1753, 1755, 1757, 1759, 1761, 1763, 1765 et 1767.

BACHELIER (Jean-Marguerite), membre du comité révolutionnaire de Nantes pendant la Terreur. Il était notaire, et Frudhomme raconte sérieusement qu'il fit guillotiner tous les notaires de sa ville, pour augmenter le nombre de ses propres clients. Cette ineptie, comme de coutume, a été répétée par tous les compilateurs. Bachelier s'associa, il est vrai, aux mesures plus qu'énergiques de ses collègues. Traduit avec eux au tribunal révolutionnaire, un peu avant la mise en accusation de Carrier, il fut acquitté. Il vécut jusqu'en 1843. Vers la fin de sa vie, il était tombé dans une dévotion mystique.

BACHELIER (Charles-Claude), peintre et lithographe français, né à Paris, a-exposé, aux salons de 1834, 1835 et 1836, des *Vues* prises aux environs de Paris et en Savoie (peintures), et, au salon de 1852, une lithographie à plusieurs couleurs, représentant l'intérieur de l'église d'Éclimadzine, en Arménie.

BACHELIÉRA s. m. (ba-che-lié-ra — rad. *bachelier*). S'est dit pour BACCALURÉAT.

BACHELIÈRE s. f. (ba-che-liè-re). Mot qui a été employé ironiquement pour désigner une femme lettrée, une femme savante : *Faut-il le prier du sacrement de mariage*

quand il se porte bien, surtout après que Dieu lui-même marie Adam et Eve : le premier des bacheliers du monde, puisqu'il avait la science infuse, selon votre école; Eve, la première BACHELIÈRE, puisqu'elle tûta de l'arbre de la science avant son mari. (Volt.)

— Peut aussi s'employer en bonne part : *Depuis quelques années, plusieurs jeunes personnes ont été reçues BACHELIÈRES ès lettres.*

BACHELOT (François-Marie), député du Morbihan à l'Assemblée législative et au conseil des Cinq-Cents (1796). Dans cette dernière assemblée, il ne monta qu'une seule fois à la tribune, le 8 vendémiaire an VI (30 sept. 1797), pour appuyer énergiquement le projet de loi qui excluait les nobles des fonctions publiques.

BACHELOT DE LA PYLAIE (Auguste-Jean-Marie), botaniste et archéologue, né à Fougères (Ille-et-Vilaine) en 1786, mort en 1856. Il a exécuté plusieurs voyages en Amérique et en Afrique, et en a rapporté de belles collections de plantes et de coquillages, qu'il a généreusement données au Muséum de Paris. On cite de lui les ouvrages suivants : *Manuel de conchyliologie* (1828); *Traité des algues marines* (1829); *Flora de Terre-Neuve, des îles Saint-Pierre et Miquelon* (1829). Il s'est occupé aussi d'archéologie, et il a publié quelques mémoires sur les antiquités bretonnes.

BACHELU (Gilbert-Désiré-Joseph), général français, né à Dôle (Jura) en 1777, mort en 1849. Il fut un des bons officiers du génie des guerres de la Révolution et de l'Empire, et joua un rôle brillant dans la campagne du Rhin, en Egypte, dans l'expédition de Saint-Domingue, à Wagram, en Russie, dans la campagne de France et à Waterloo, où il fut blessé. Il fut nommé successivement officier de la Légion d'honneur et baron de l'Empire. Lors de la deuxième Restauration, il fut emprisonné pendant quelques mois, puis exilé. Il entra en France en 1817, fut compris en 1824 dans l'ordonnance royale qui mettait à la retraite l'élite des officiers de l'Empire; devint, en 1831, membre du conseil général du Jura, puis député de Dôle (1837) et de Chalon-sur-Saône (1838). Il siégea jusqu'en 1842 sur les bancs de l'opposition dynastique.

BACHELYS s. m. (ba-ke-liss). Mamm. V. BACHELYS.

BÂCHER v. a. ou tr. (bâ-ché — rad. *bâche*). Couvrir avec une bâche ou avec quelque chose qui en tient lieu : *BÂCHER un bateau, une voiture. On a mal BÂCHÉ cette charrette.* (Acad.) *A défaut de toile, on BÂCHE avec de la paille.*

BACHER s. m. (ba-kèrr). Ornith. V. BACKER.

BACHER (Georges-Frédéric), médecin, né en 1709 à Blotsheim (Alsace), mort vers la fin du xviii^e siècle. Il est connu surtout par ses pilules à base d'éthère, qu'il prescrivit comme un spécifique contre l'hydropisie. Il a laissé divers écrits sur cette matière.

Son fils, Alexandre-André-Philippe-Frédéric, né vers 1730, mort en 1807, s'occupa aussi du traitement des hydropisies, embrassa avec ardeur les principes de la Révolution, conçut le plan d'une réorganisation sociale, et fit imprimer les deux premiers volumes d'un *Cours de droit public* (1803), ouvrage qui contenait, dit-on, des idées très-hardies, mais qui n'a pas été mis en vente et qui est introuvable.

BACHER (Théobald), diplomate, né à Thann (Alsace) en 1748, mort en 1813. Il suivit d'abord la carrière militaire, entra dans la diplomatie en 1777, remplit les fonctions de chargé d'affaires de la République, puis de Napoléon, en Suisse, à la diète de Ratisbonne et en Allemagne, et présida comme commissaire à l'échange d'un grand nombre de prisonniers. Ce fut lui, notamment, qui reçut la mission d'échanger la fille de Louis XVI contre les commissaires de la Convention livrés par Dumourier. Il était alors à Bâle; il alla recevoir cette princesse à Huningue et la remit, avec tous les égards dus à ses malheurs, entre les mains de l'envoyé de la cour de Vienne.

BACHERACHT (Henri), médecin russe, né à Saint-Petersbourg en 1725, compléta ses études médicales en Allemagne et en Hollande, et, de retour dans sa patrie, devint médecin de l'artillerie et du génie, puis de la marine. Il fut le premier qui pratiqua l'inoculation de la petite vérole en Russie. On a de lui divers ouvrages, parmi lesquels : *Traité pratique sur le scorbut, à l'usage des chirurgiens de l'armée et de la marine russe*, traduit en français (1787).

BACHET s. m. (ba-chè — dim. de *bac*). Autrefois Petit bac.

— Agric. Variété de raisin.

BACHET DE MÉZIRAC. V. MÉZIRAC.

BACHEVALEUREUX s. m. (ba-che-va-leu-reu — de *bas* et *chevalier*). Hist. Bachelier d'armes, qui était dans les conditions de la bachelérie et ne l'avait pas encore obtenue; c'est ce qu'on appelait jadis un *bachelier par allusion*, c'est-à-dire un homme qui s'était conduit comme un bachelier.

— Adjectiv. Chevaleresque. « V. mot.

BACHEVILLE (les frères Barthélémy et Antoine), nés à Trévoux, suivirent la carrière des armes, se distinguèrent dans toutes les campagnes de l'Empire depuis 1804, et parvinrent au grade de capitaine. L'aîné, Bar-